

***La note de passage* ou une chronique désabusée de la vie estudiantine**

Aurélien Boivin

Number 126, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55851ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2002). Review of [*La note de passage* ou une chronique désabusée de la vie estudiantine]. *Québec français*, (126), 92–94.

La note de passage

ou une chronique désabusée
de la vie estudiantine

par Aurélien Boivin

De quoi s'agit-il ?

Premier roman de François Gravel, professeur de sciences économiques au cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu, *La note de passage*¹, publié en 1985, a été réédité en 1993 dans la collection BQ. L'action se déroule dans l'univers quelque peu étonnant, du moins peu banal, des cégeps et met en scène un narrateur, Paul Morin, qui raconte un semestre dans sa vie de collégien. Et quel semestre ! L'année est à peine amorcée qu'il faut déjà fêter ! Morin et son amie de cœur Corrine sont invités à un party chez Jacques Charrette, un professeur du collège. Pendant que, à l'aide de champignons hallucinogènes, le jeune homme effectue un délirant voyage qui le mène en Russie et en Albanie, où il rencontre Hoxi Xoxa, alors président du pays, puis Staline, Lénine et Marx, voire Ingrid, une planteuse péripatéticienne, et un certain Charles-Albert Larochelle, le professeur couche avec sa petite amie. Le collégien planifie aussitôt sa vengeance : non seulement couche-t-il avec Suzanne, l'épouse du professeur, mais encore, après avoir comblé le poste, laissé vacant jusque-là, de vice-président à l'interne de l'Association des étudiants du collège, il s'attaque à la réputation du professeur en organisant un sondage afin de désigner les deux meilleurs et les deux pires professeurs de l'institution. Il placarde les murs de slogans contre Charrette (p. 120) et trafique habilement les votes. Charrette hérite du titre du pire professeur du collège et il n'en faut pas plus pour qu'il se retire afin de suivre une thérapie, tandis que Morin se rapproche davantage de Suzanne qui finit par rompre avec son mari. Toutefois, comme dans un véritable conte de fées, tout finit par s'arranger. On réussit à se débarrasser de Lachapelle, responsable, du moins le laisse-t-on croire, de tous les voyages dans un

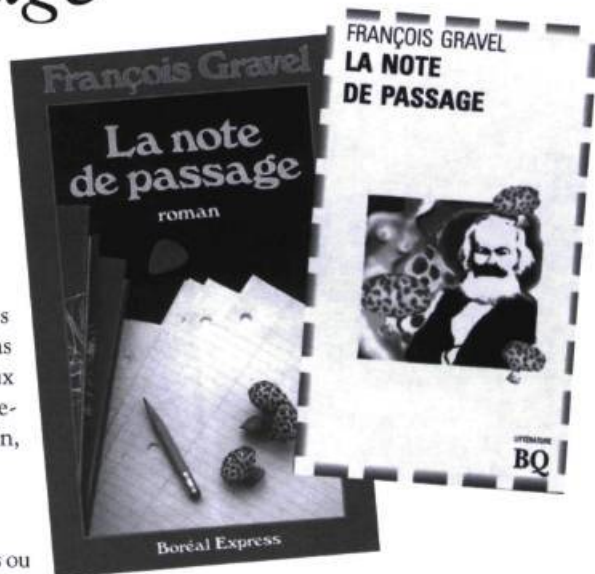
univers parallèle et des nombreuses hallucinations qui hantent les principaux personnages. Charrette retrouve son épouse et Morin, sa petite amie.

Le titre

Morin en fournit le sens ou l'explication tout à la fin de sa chronique. Après être passé par les affres de l'humiliation en raison des mauvaises notes obtenues aux examens semestriels, le collégien reçoit un coup de pouce de celui qui fut, un instant, son ennemi, de retour de thérapie, qui intervient auprès de ses collègues pour que soient revues à la hausse toutes ses notes. Il fait cette confidence : « Grâce à Charrette, toutes mes notes ont été révisées. Je finis ma session avec des quatre-vingt-dix dans tous mes cours. Je n'en demandais pas tant. Pour une session comme celle-là, je me serais facilement contenté de la note de passage » (p. 188). La critique, qui a en général apprécié le coup d'envoi du jeune écrivain, n'a pas manqué de souligner qu'avec ce roman, il méritait, lui aussi, plus que la note de passage.

La couverture

Tout sur la page couverture rappelle le monde scolaire : un cahier à anneaux, des feuilles lignées, un crayon de plomb presque au terme de sa carrière, un médiateur et quelques champignons que le héros utilisera en quantité avec d'autres qu'il entraîne dans ce qu'on pourrait appeler un « univers parallèle ». Selon Gabrielle Poulin, voilà autant d'objets dont a besoin le protagoniste « pour franchir les passages qui vont se dresser devant lui comme autant d'obstacles ou autant d'épreuves dans sa vie de jeune-homme-encore-aux-études² ».



Le lieu

L'intrigue se déroule d'abord dans un cégep de Montréal : « Station Pie IX – Stade olympique, quelques pas à faire avant d'arriver au collège » (p. 20). Elle se déplace à Pointe-aux-Trembles, rue Notre-Dame, où habite Charrette, ce qui surprend Morin, capable d'humour à l'occasion : « Pointe-aux-Trembles ! Tu parles d'une place ! Moi qui croyais que tous les professeurs du collège habitaient une ferme centenaire sur les bords du Richelieu, ou un étage de triplex à Outremont, avec la brique mise à nu dans le salon et une chaîne stéréo dissimulée dans une armoire décapée... » (p. 27). Le héros se rend au cabinet de Suzanne, non loin de la station de métro de Longueuil et rend visite au frère d'un ami à Fabreville. Pendant ses voyages qu'il entreprend sous l'effet de champignons magiques, il visite l'Albanie, la Russie, Londres brumeux... C'est d'ailleurs dans la capitale anglaise qu'il parvient, avec l'aide de ses amis, à se débarrasser de Lachapelle.

Le temps

La note de passage s'amorce à l'automne 1983 et s'échelonne sur tout le semestre, de septembre jusqu'au lendemain de Noël, alors que les principaux acteurs, Corrine exceptée, se réunissent à Pointe-aux-Trembles à nouveau et, les champignons magiques aidant, voyagent une dernière fois pour

éliminer Lachapelle. Le lecteur sait par prolepses (projections dans le futur) que Morin, qui a finalement « sauvé » sa session grâce à l'intervention de Charrette, poursuivra ses études même s'il n'est guère intéressé, d'autant qu'il est presque convaincu de leur inutilité, et que Charrette reprendra du service dès janvier, donc à la nouvelle session, après une courte interruption.

Parsément la chronique des allusions aux événements de Mai 1968 et à la contestation des étudiants et intellectuels surtout qui ne jurent alors que par Marx et le communisme. Par la voix de Morin, Gravel ridiculise ces « attardés du cours classique », incapables de s'adapter aux changements de la société moderne.

La structure

La note de passage compte dix-neuf chapitres rapportés par un narrateur intradiégétique d'une façon linéaire. Le chapitre 1 sert d'introduction : il fournit le prétexte à toute l'histoire, soit l'annonce du party chez Charrette, qui marque aussi le début de l'apprentissage de Morin. Les événements peuvent être regroupés en quatre grandes étapes, qui correspondent à autant de parties d'une bonne dissertation. Le collégien a tout de même des lettres et connaît la façon de structurer son texte pour être cohérent... Première étape : le party et ses conséquences (chapitres 2-4) : voyage dans un univers parallèle, soit en Albanie, rencontre du président du pays. Puis, après deux jours, retour à la réalité, à Montréal, qui marque une sorte de pause (chapitre 5). Sa vengeance, Morin l'exerce au cours des deux étapes suivantes. Il couche d'abord avec Suzanne, qu'il n'a aucune difficulté à séduire, malgré son inexpérience, et effectue avec elle son deuxième voyage (chapitres 6-9). Nouveau retour à la réalité (chapitre 10). Poursuite de la vengeance : confrontation avec Charrette et ses conséquences (chapitres 11-15). Dernière étape : union des forces pour éliminer Lachapelle que l'on tient pour responsable des événements troublants et dernier voyage (chapitres 16-18). La conclusion marque un retour à la réalité en même temps qu'un retour au calme. Morin a terminé son apprentissage et peut désormais envisager de vivre au milieu de ceux qui incarnent les adultes et qu'il condamnait pourtant au début de sa chronique.

Personnages

Paul Morin. C'est le narrateur en même temps que le protagoniste de cette curieuse chronique du quotidien d'un étudiant de collège. Âgé de dix-huit ans, collectionneur de timbres, il fréquente Corrine depuis bientôt un an, tout en demeurant chez ses parents, qu'il considère bien peu, sinon comme de simples pourvoyeurs. Il incarne les étudiants de la nouvelle génération, celle d'après Mai 1968, qui en veulent aux *baby boomers* et qui ne se gênent pas pour critiquer la société dans laquelle ils se cherchent une place, sans trop se faire d'illusions. Il se révèle un « franc tireur de notre temps, de notre société et de ses mœurs ». Il est lucide et dénonce ouvertement la médiocrité des gens qui l'entourent, le vide intellectuel de son époque, surtout de la génération qui le précède et dont il aimerait bien se débarrasser. Les premières lignes de sa chronique sont révélatrices à ce sujet : « Faut leur voir la face, dans le métro : c'est tout plissé, c'est mou, ça toussé, ça lit des romans Harlequin, ça se passionne pour le rhume de Wayne Gretsky ou pour l'amygdalite de Guy Lafleur, ça va perdre son temps dans des jobs plates... » (p. 19). La solution pour améliorer cette société, il l'a trouvée, car il a identifié les responsables d'une telle situation : « [...] ce serait de les tuer, toute la gang, tous ceux qui ont plus de quarante ans. On trouve un mur, un grand mur, à Berlin ou à Jérusalem. À la mitraille. On efface tout et on recommence. Ça ne serait même pas triste (p. 19-20). Morin n'a pas confiance en ces gens dont font partie ses professeurs, d'où son discours pour le moins désabusé, pessimiste, d'où aussi sa révolte et sa vengeance qu'il planifie dans ses moindres détails.

Jacques Charrette. Professeur de sociologie au cégep que fréquente Morin, il est resté attaché aux grandes contestations de la fin des années 1960, comme si le monde avait alors cessé de tourner. Morin lui reproche d'ailleurs « son style 1968 », ce « qu'ils appelaient, je pense, le style "contre-culture". Faut croire qu'il tient à la montrer, sa contre-culture. Il faudrait bien que quelqu'un se décide à leur dire que c'est fini depuis quinze ans, ce bag-là ! Souvent, il nous parle de ça, 1968. Pour lui, c'est comme si c'était hier. Moi, j'avais trois ans en soixante-huit » (p. 20). C'est lui qui or-

ganise le party et qui en profite pour séduire Corrine. Ce n'est d'ailleurs pas la première étudiante qu'il entraîne dans son lit. Grâce à la Taupe rouge, le frère de Pierre Pérusse, l'ami de Morin, le lecteur a accès à une foule de renseignements sur ce professeur de trente-cinq ans, qui a fait son cours classique puis un baccalauréat en sociologie. Il a déjà été militant du FLQ (Front de libération du Québec), a été marié une première fois, a divorcé pour s'installer avec Suzanne. Il souffre d'éjaculation précoce, problème dont Morin songe, un instant, à se servir pour ternir la réputation de celui qui lui a volé Corrine. Charrette a peut-être des idées, mais il est incapable de les défendre devant sa classe. Quand Morin le conteste devant tout le groupe de collégiens, il quitte le local, puis, de peur de faire face à la situation, se retire jusqu'à la fin du semestre pour suivre une thérapie en Californie. Ce n'est pas un lutteur, bien au contraire. C'est toutefois grâce à lui que Morin parvient à se débarrasser de Lachapelle.

Suzanne Lefebvre. C'est l'épouse de Charrette. Elle fait, écrit Morin, ses trente-cinq ans : « La face pas laide, des yeux un peu tristes avec quelques rides autour » (p. 29). C'est, écrit-il encore, le « parfait complément d'objet direct de son verbeux de mari » (*ibid.*). Elle est détentrice d'un bacc. en psychologie de l'Université de Montréal, d'une maîtrise obtenue à Paris et d'un doctorat à Berkeley (p. 76). Membre engagé du Parti québécois lors du premier Référendum (1980), elle a de légères tendances masochistes et a dû, pour guérir, consulter un spécialiste. Elle exerce sa profession de psychologue à Longueuil où Morin prend rendez-vous dans ses premières démarches pour la séduire, ce qu'il réussit facilement, car Suzanne connaît les frasques de son mari. Après le départ de son mari, elle donne refuge à Morin puis renoue finalement avec son mari pour lequel elle ne semble ressentir aucun amour.

Corrine. Le lecteur ignore son nom de famille. Du même âge que son copain Morin, Corrine fréquente le même cégep. Comme lui, elle habite chez ses parents où il lui arrive, en leur absence, de recevoir Morin qui rêve de se promener tout nu à ses côtés, sans avoir peur de se faire surprendre. Elle ne semble pas accorder beaucoup d'importance à la fidélité puisqu'elle

couche avec Charrette sans avoir aucun remords : « Ben, oui, j'ai couché avec lui. So what ? Tu ne vas pas en faire un drame ? » (p. 72). Elle affirme qu'« [il] n'y a rien de sérieux avec Charrette, voyons. Tu sais ce que ça me fait, le pot » (p. 73). Elle ne joue qu'un rôle secondaire, accessoire dans le roman.

Charles-Albert Lachapelle. Mystérieux personnage d'environ cinquante ans que ce Charles-Albert Lachapelle qui incarne la vieille génération, l'arrière-garde dont il faut se méfier et se débarrasser si l'on veut que la société évolue, qu'elle ne reste pas attachée au passé. Point étonnant qu'il ait l'air d'un vieux curé (p. 68). C'est lui qui semble contrôler les hallucinations et les scénarios de voyages psychédélics de Morin et de ses amis, sans qu'aucune explication ne soit fournie par le chroniqueur. Ce personnage existe-t-il vraiment ou est-il purement le fruit de l'imagination perturbée de Morin ? La narration reste silencieuse aussi sur ce personnage qui n'est pas sans rappeler le Ratablavsky du *Matou* d'Yves Beauchemin. En l'éliminant, Morin débarrasse la société de ses vieux mythes.

Pierre Pérusse. Ami de Morin, il est qualifié de « pusher généreux » (p. 23). Il est le frère de la Taupe rouge, qui fournit de précieux renseignements à Morin sur le couple Charrette et sur Lachapelle pour exercer sa vengeance.

Les thèmes

Le conflit des générations. À la fois roman social, roman de contestation et roman fantastique, *La note de passage* traduit bien le fossé qui sépare deux générations, celle des jeunes qui réclament une place dans cette société où ils se sentent abandonnés, opprimés, laissés-pour-compte, et les adultes qui veulent tout contrôler. Le roman exploite encore le conflit entre les professeurs, « ces schtroumpf[s] [sic] à lunettes » (p. 104), ces « attardés du cours classique » (p. 32) qui croient tout savoir et qui mobilisent les intelligences « juste ce qu'il faut pour entendre des notes » (p. 20-21). Heureusement, selon Morin, « [il] suffit de peu de choses, dans le fond, pour mettre un prof dans sa poche : prendre un air concentré quand il le faut, sourire quand il se trouve drôle. [...] Pour l'accrocher bien comme il faut, pour le ferrer,

on pose une question de temps en temps, histoire de montrer qu'on voit plus loin que le bout de sa note. On lui procure des minutes de bonheur pédagogique, il nous doit bien une bonne note au prochain examen. C'est un bon placement » (p. 21-22). La recette n'est pas toujours réussie cependant et Morin l'apprend à ses dépens quand il s'oppose ouvertement à son professeur qui l'a trahi avec Corrine : les autres professeurs le « collent », de sorte que son avenir est menacé. Les professeurs sont eux aussi capables de vengeance, quitte à se montrer partiaux et injustes dans leur évaluation, trahissant ainsi leur manque flagrant de jugement. Morin parle même de mafia. Le remplaçant de Charrette, « tout droit sorti de l'université, est déjà contaminé, lui qui lit l'avenir dans la longueur des manifestation[s] ».

La famille. Elle est malmenée dans *La note de passage*. Les rapports entre les jeunes et les parents, de simples pourvoyeurs, sont nettement détériorés, comme le prouve l'attitude de Morin à l'égard de son père, « peut-être pas brillant » mais « pas achalant » (p. 104). Ce père, qui joue un rôle effacé, est peu instruit – il « a fini l'école en septième année » (p. 104), – a démissionné depuis longtemps, comme s'il avait honte devant son fils instruit. Aussi a-t-il cessé d'exercer son rôle de père et de faire la leçon à son fils. Quant à la mère, elle ne peut plus rien pour son fils, comme si elle n'existait que pour les repas et le ménage. Il en est ainsi des parents de Corrine, dont le père, aux yeux de Morin, est un véritable abruti : « Drôle de type, son père. Il joue du violoncelle et il écoute les Beatles et Elvis. C'est le genre intellectuel. Il travaille à Radio-Québec, il réalise des platitudes » (p. 112).

L'instruction. Le système scolaire est ouvertement contesté dans *La note de passage*. Les professeurs sont presque tous incompétents, du moins ceux que nous présente Morin, et sont restés accrochés au passé. De plus, dans cette société aliénée et aliénante, les études sont loin d'être favorisées et encouragées. Il est « [i]nutile, note Morin, de penser à chercher un emploi, ce serait comme chercher une lueur d'intelligence dans un téléroman » (p. 108). Le système est si aliénant que Morin, au terme de ses années de collège, ne sait plus quelle discipline choisir (p. 152).

La religion. Elle est contestée aussi dans le roman, car elle incarne le passé, la tradition, l'aliénation aussi que refuse Morin. Quand il entre au cégep, au début du roman, il note, non sans humour : « Dans les corridors, ça sent le mégot, la craie, la cire à plancher, la transpiration et parfois, quand on ferme les yeux et qu'on aspire profondément, on peut sentir aussi la vieille soutane. Ça fait vingt ans qu'ils sont partis, et pourtant ça sent encore la vieille soutane » (p. 20).

Le sens

Dans *La note de passage*, une satire sociale qui se déroule dans le milieu des cégeps, microcosme du Québec, François Gravel pose un constat sévère sur la société des années 1980. Pour plusieurs critiques, le jeune romancier, par le biais de son personnage principal qui aspire à l'autonomie et à la liberté, jette un regard réaliste, à la fois révélateur et accusateur, sur la jeunesse et ses problèmes mais aussi sur le monde des adultes qui exercent un monopole sur à peu près tout, y compris sur les idées. Dans sa révolte, Morin rejette les maîtres à penser de la génération qui le précède, les Marx, Lénine, Staline et compagnie, et ne manifeste aucun idéalisme, tant en regard de l'avenir qu'en regard du social et du politique. Selon Pierre Hébert, les trois voyages qu'il effectue dans un univers parallèle, irréel, en quelque sorte, représenteraient « les seules échappées vers une transformation possible² ». Tout porte à croire que le jeune collégien a réussi son programme et que le rite de passage de l'adolescence à l'âge adulte a été accompli. Morin peut envisager l'avenir avec l'espoir de se trouver une place dans cette société où il se sentait réellement de trop, où il avait été oublié sur la voie d'évitement, car désormais, il a « envie de [s]e saouler de choses normales » (p. 188).

Notes

- 1 François Gravel, *La note de passage*, Montréal, BQ, 1993, 195 p. [1^{re} édition : Montréal, Boréal express, 1985, 199 p.].
- 2 Pierre Hébert, « Roman. Chaque roman en son temps », *Voix et images*, n° 32 [vol. XI, n° 2], hiver 1986, p. 350-354 [v. p. 352].